

Prédication Matthieu 18, 21-35 ; Genèse 50, 15-21 ; Romains 14, 7-9

Genèse 50, 15-21

¹⁵Quand les frères de Joseph virent que leur père était mort, ils dirent : Et si Joseph devenait notre adversaire et nous rendait tout le mal que nous lui avons fait ! ¹⁶Alors ils firent dire à Joseph : Ton père a donné cet ordre avant de mourir : ¹⁷« Vous parlerez ainsi à Joseph : “S’il te plaît, pardonne la transgression de tes frères et leur péché, car ils t’ont fait du mal ! Je t’en prie, pardonne maintenant la transgression des serviteurs du Dieu de ton père !” » Joseph se mit à pleurer quand on lui dit cela. ¹⁸Ses frères eux-mêmes vinrent ; ils tombèrent à ses pieds et dirent : Nous sommes tes serviteurs. ¹⁹Joseph leur dit : N’ayez pas peur : suis-je à la place de Dieu ? ²⁰Le mal que vous comptiez me faire, Dieu comptait en faire du bien, afin de faire ce qui arrive en ce jour, pour sauver la vie d’un peuple nombreux. ²¹N’ayez donc pas peur maintenant ; je vais pourvoir à tous vos besoins et à ceux de toutes vos familles. Il les consola et parla à leur cœur.

Romains 14, 7-9

⁷En effet, aucun de nous ne vit pour lui-même, et aucun ne meurt pour lui-même. ⁸Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons donc au Seigneur. ⁹Car si le Christ est mort et a repris vie, c’est pour être le Seigneur des morts et des vivants.

Matthieu 18, 21-35

²¹Alors Pierre vint lui demander : Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu’il péchera contre moi ? Jusqu’à sept fois ? ²²Jésus lui dit : Je ne te dis pas jusqu’à sept fois, mais jusqu’à soixante-dix fois sept fois. ²³C’est pourquoi il en va du règne des cieux comme d’un roi qui voulait faire rendre compte à ses esclaves. ²⁴Quand il commença à le faire, on lui en amena un qui devait dix mille talents. ²⁵Comme il n’avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu’on le vende, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu’il avait, afin de payer sa dette. ²⁶L’esclave tomba à ses pieds et se prosterna devant lui en disant : « Prends patience envers moi, et je te paierai tout ! » ²⁷Emu, le maître de cet esclave le laissa aller et lui remit la dette. ²⁸En sortant, cet esclave trouva un de ses compagnons d’esclavage qui lui devait cent deniers. Il le saisit et se mit à le serrer à la gorge en disant : « Paie ce que tu dois ! » ²⁹Son compagnon, tombé à ses pieds, le suppliait : « Prends patience envers moi, et je te paierai ! » ³⁰Mais lui ne voulait pas ; il alla le faire jeter en prison, jusqu’à ce qu’il ait payé ce qu’il devait. ³¹En voyant ce qui arrivait, ses compagnons furent profondément attristés ; ils allèrent raconter à leur maître tout ce qui s’était passé. ³²Alors le maître le fit appeler et lui dit : « Mauvais esclave, je t’avais remis toute ta dette, parce que tu m’en avais supplié ; ³³ne devais-tu pas avoir compassion de ton compagnon comme j’ai eu compassion de toi ? » ³⁴Et son maître, en colère, le livra aux bourreaux jusqu’à ce qu’il ait payé tout ce qu’il devait. ³⁵C’est ainsi que mon Père céleste vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère de tout son cœur.

Sœurs et frères,

« Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère lorsqu’il péchera contre moi ? Jusqu’à sept fois ? »

Il faut peut-être commencer par rendre justice à Pierre. Parce que sept fois, c’est déjà beaucoup ! Lorsque quelqu’un nous a blessés une première fois, puis une deuxième, puis une troisième... qu’il recommence encore... et que nous en sommes à la septième fois, nous pouvons légitimement nous demander si nous ne sommes pas en train de nous faire avoir.

Pierre ne propose donc pas un pardon au rabais. Sept, dans la Bible, est le chiffre de la plénitude.

Il propose un pardon généreux. Et Jésus lui répond : « Je ne te dis pas jusqu’à sept fois, mais jusqu’à soixante-dix fois sept fois. » Autrement dit : Pierre, arrête de compter. Car à partir du moment où tu

comptes, tu es encore dans une logique où le pardon possède une limite, où, quelque part, tu tiens les comptes. Une fois. Deux fois. Sept fois. Et puis : ça suffit !

Jésus ne remplace pas simplement le chiffre sept par le chiffre quatre cent quatre-vingt-dix. Il ne nous demande évidemment pas de tenir un petit carnet dans lequel nous inscririons : « Aujourd'hui, pardon numéro 327... encore 163 et après je pourrai enfin me fâcher ! » Il fait exploser la comptabilité. Et ce n'est peut-être pas un hasard si cette formule fait entendre, à l'envers, une très vieille parole du livre de la Genèse. Lémek, descendant de Caïn, proclamait : « Si Caïn doit être vengé sept fois, Lémek le sera soixante-dix-sept fois ! » La violence engendrait la violence. La vengeance se multipliait. À une blessure répondait une autre blessure, toujours plus grande.

Jésus reprend cette démesure, mais il la renverse. À la démesure de la vengeance, il oppose la démesure du pardon. Et pour nous faire comprendre ce qu'il veut dire, il raconte une parabole.

Un homme doit dix mille talents à son maître. Dix mille talents ! La somme est extravagante. Ce n'est pas une dette importante. C'est une dette impossible. Jésus exagère volontairement. Cet homme ne pourra jamais rembourser. Il demande pourtant : « Prends patience envers moi, et je te paierai tout ! » Promesse parfaitement irréaliste.

Mais voilà que le maître fait quelque chose que l'homme n'avait même pas osé demander. Il ne lui accorde pas un délai. Il efface la dette. Tout simplement. La dette n'est pas rééchelonnée. Elle n'est pas diminuée. Elle est remise.

Voilà peut-être la première chose essentielle que Jésus veut nous faire entendre sur le pardon : le pardon commence par un don. Il commence par quelque chose que nous recevons. Avant d'être une exigence morale, avant d'être quelque chose que nous devrions réussir à faire, le pardon est d'abord l'expérience d'une grâce. Cet homme était écrasé par une dette impossible et soudain il est libre. Seulement voilà. À peine sorti, il rencontre un homme qui lui doit cent deniers. Cette dette-là n'est pas imaginaire. Cent deniers, c'est une somme réelle. Ce n'est pas rien. Et cela aussi est important. Jésus ne dit pas que le mal que nous avons subi ne compte pas. Il ne dit pas : « Ce n'était rien. Oublie. Passe à autre chose. » Cent deniers, cela compte. Une blessure compte. Une trahison compte. Une parole qui détruit compte. Une violence compte. Le pardon chrétien ne consiste jamais à appeler le mal « bien ».

Regardons Joseph. Lorsque ses frères viennent à lui après la mort de leur père, ils ont peur. Et ils ont quelques raisons d'avoir peur. Ils l'ont vendu. Ils ont brisé une partie de sa vie. Ils ont menti à leur père pendant des années. Joseph ne leur dit pas : « Mais voyons, ce n'était rien ! » Au contraire, il leur dit : « Le mal que vous comptiez me faire... » Il appelle le mal par son nom. C'était du mal.

Le pardon n'exige donc pas de falsifier notre histoire. Il ne demande pas à la victime de dire que sa blessure n'existe pas. Et cela, me semble-t-il, est essentiel à rappeler dans nos Églises. Car nous avons parfois utilisé le pardon comme une injonction. « Tu es chrétien, alors tu dois pardonner. »

Et derrière cette phrase, il pouvait y avoir comme une nouvelle violence faite à celle ou celui qui avait déjà été blessé. Comme s'il fallait pardonner immédiatement. Comme s'il fallait oublier. Comme s'il fallait renouer une relation. Comme s'il fallait de nouveau faire confiance. Comme si pardonner signifiait renoncer à demander justice. Non. Pardonner n'est pas oublier. Pardonner n'est pas excuser. Pardonner ne signifie pas nécessairement se réconcilier. La réconciliation suppose que deux personnes puissent refaire un chemin ensemble. Elle suppose parfois la reconnaissance de la faute, la vérité, la justice, un changement. Et certaines relations doivent parfois rester à distance pour que la vie soit protégée. Jésus ne nous demande jamais de nous remettre entre les mains de celle ou celui qui nous détruit.

Alors qu'est-ce que pardonner ? Peut-être pouvons-nous revenir à Joseph. Ses frères tombent devant lui et lui disent : « Nous sommes tes serviteurs. » Et Joseph répond : « N'ayez pas peur : suis-je à la place de Dieu ? »

Cette phrase me paraît extraordinaire. « Suis-je à la place de Dieu ? »

Joseph possède désormais le pouvoir de se venger. Il pourrait faire payer ses frères. Mais il refuse d'occuper la place du juge ultime. Peut-être le pardon commence-t-il là. Lorsque je renonce à faire de ma vie le tribunal permanent de l'autre. Lorsque je renonce à laisser celle ou celui qui m'a blessé

continuer à habiter toute mon existence. Lorsque je renonce à croire que ma guérison dépendra du jour où l'autre aura enfin payé sa dette.

Pardonner, ce n'est peut-être pas dire : « Tu ne me dois rien. » C'est parfois pouvoir dire : « Ce que tu m'as fait était réel. Cela m'a blessé. Mais je refuse que cette blessure décide de tout mon avenir. » Et alors nous comprenons mieux le serviteur de la parabole. Il vient d'être libéré d'une dette immense. Mais intérieurement, il vit encore comme un homme de dettes. Il est sorti libre, mais la logique de la dette n'est pas sortie de lui. Il continue à compter. Il continue à exiger. Il continue à saisir l'autre à la gorge. Voilà le drame. Il a reçu la grâce mais il n'a pas encore découvert ce que cette grâce pouvait changer en lui. Et c'est peut-être là que cette parabole vient nous questionner.

Nous savons dire : « Dieu pardonne. » Nous savons dire : « Nous sommes sauvés par grâce. » Nous le chantons. Nous le confessons. Mais qu'est-ce que cela change dans notre manière de regarder les autres ? Pouvons-nous recevoir la grâce et continuer à tenir les comptes ? Tenir le compte des offenses ? Des déceptions ? Des paroles maladroites ? Des torts que nous avons subis ? Même dans une famille. Même dans une paroisse. Même entre Églises. Nous savons parfois conserver de vieux registres avec une étonnante précision ! « Je me souviens de ce qu'il a dit il y a quinze ans. » « Je n'ai jamais oublié ce qu'elle m'a fait. » « Nous avons déjà essayé avec eux. » Et chacun garde dans un coin de sa mémoire la liste des cent deniers que l'autre lui doit.

C'est ici que les quelques versets de Paul entendus ce matin prennent toute leur force : « Aucun de nous ne vit pour lui-même [...] soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. » Nous appartenons au Seigneur. Voilà peut-être ce qui peut nous libérer de nos comptes. Je n'appartiens pas à ma blessure. Je n'appartiens pas à mon passé. Je n'appartiens pas non plus à mes réussites, à mes fautes, à l'image que les autres ont de moi.

J'appartiens au Seigneur. Et l'autre aussi. Celui que j'aime. Celle qui m'agace. Celui qui m'a déçu. Celle avec laquelle je n'arrive plus à parler. L'autre n'est pas ma propriété. Je ne suis pas son juge ultime. « Suis-je à la place de Dieu ? » demande Joseph. Non. Et c'est évidemment une bonne nouvelle. Parce que cela signifie que nous pouvons remettre à Dieu ce qui est trop lourd pour nous.

La parabole se termine pourtant durement. Le maître se met en colère et livre le serviteur aux bourreaux. Et Jésus ajoute : « C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère de tout son cœur. » Il serait dommage d'adoucir cette parole simplement parce qu'elle nous dérange. Il y a ici un avertissement. La grâce n'est pas une petite propriété privée. Nous ne pouvons pas vouloir vivre dans un monde où Dieu nous ferait grâce tout en construisant autour de nous un monde où personne n'aurait droit à la grâce. La grâce reçue cherche à devenir grâce partagée. Non comme une performance. Non comme une condition pour mériter l'amour de Dieu. Mais comme le fruit de cet amour. Et peut-être y a-t-il également dans cette image des « bourreaux » quelque chose de profondément vrai sur notre existence. Car lorsque nous ne vivons plus que de nos rancœurs, lorsque nous recommençons chaque jour le procès de ceux qui nous ont blessés, lorsque nous entretenons sans fin la dette de l'autre, qui est prisonnier ? L'autre ?

Pas toujours. Mais nous, souvent.

Certaines rancunes deviennent de véritables geôles intérieures. Alors peut-être Jésus ne nous dit-il pas ce matin : « Pardonne immédiatement. » Il nous demande plutôt : Quelle place veux-tu laisser à cette blessure dans ta vie ? Veux-tu qu'elle ait le dernier mot ? Veux-tu encore vivre longtemps dans la comptabilité de ce que l'on te doit ? Et si aujourd'hui tu n'es pas capable de pardonner, peux-tu au moins demander à Dieu de commencer en toi ce chemin ?

Peut-être est-ce cela, parfois, le premier pas du pardon : « Seigneur, je n'y arrive pas encore, mais je ne veux pas que cette blessure possède toute ma vie. » Joseph dit encore à ses frères : « Le mal que vous comptiez me faire, Dieu comptait en faire du bien. » Cela ne signifie pas que Dieu voulait le mal. Cela ne signifie pas que Dieu avait besoin de la violence des frères pour accomplir son projet. Cela signifie quelque chose de beaucoup plus beau : même le mal ne parvient pas à retirer à Dieu la possibilité d'ouvrir un avenir. Ce que des humains ont voulu enfermer dans la violence, Dieu peut encore le traverser de vie. Ce que nous pensions définitivement brisé peut devenir le lieu d'un commencement.

Voilà l'Évangile. Nous ne sommes pas condamnés à répéter éternellement les mêmes blessures. Nous ne sommes pas condamnés à transmettre la vengeance, la rancune, la dette, de génération en génération. En Jésus-Christ, une autre histoire devient possible. Parce que nous appartenons au Seigneur. Parce que nous sommes les bénéficiaires d'une grâce incalculable. Alors nous pouvons, peu à peu, apprendre à ne plus tout compter. Peut-être pas aujourd'hui entièrement. Peut-être pas sans lutte. Peut-être pas sans larmes. Mais nous pouvons commencer. Et si nous repartions ce matin avec cette simple question : Y a-t-il, dans ma vie, une dette que je continue inlassablement à réclamer ? Un visage que je réduis encore à une blessure ancienne ? Une histoire dont je crois qu'elle ne pourra jamais connaître d'autre avenir ?

Alors entendons à nouveau Joseph : « Suis-je à la place de Dieu ? » Non.

Nous n'avons pas à l'être. Nous pouvons laisser Dieu être Dieu. Et nous, simplement, essayer de vivre de cette grâce immense qui nous a déjà été donnée. Une grâce que l'on ne compte pas. Une grâce qui nous relève. Une grâce qui peut, un jour peut-être, nous rendre assez libres pour desserrer nos poings, ouvrir nos mains, et laisser tomber les comptes.

Amen.